This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

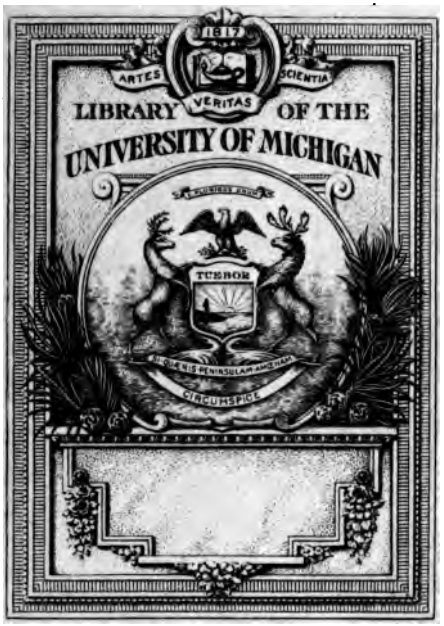
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Ségur, Alexandre Joseph Hidulphe, ...

LES VIEUX FOUS,

OU

PLUS DE PEUR QUE DE MAL,

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE;

PAR J. A. SÉGUR.

MUSIQUE DE M. LADURNER.

Représenté à Paris sur le Théâtre de la rue Feydeau, le 26 Nivôse, l'an 4.

A PARIS,

Chez HUET, Éditeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue Vivienne, N.° 8.

AN 4. 1796.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DORMON, Oncle de Lize, vieux avare goutteux.	*Le C. Juliet.*
DALINCOURT, Oncle de Dervil, asthmatique, et presqu'aveugle, une lorgnette à la main.	*Le C. Vallière.*
LIZE, Nièce de Dormon.	*La C.ne Rolandeau.*
DERVIL, amoureux de Lize.	*Le C. Gavaux.*
BABET, servante des associés Dormon et Dalincourt.	*La C.ne Verteuil, ou Houvrai-Edoux.*

La Scène est à Paris.

Le Théâtre représente un grand salon qui sépare les appartemens de Dalincourt et Dormon, l'un à droite et l'autre à gauche. On voit un fond de jardin par des portes vitrées. Il y a une grande table et un fauteuil sur la droite de la Scène.

COSTUMES.

Les Vieillards en habits habillés, à-peu-près costumes de Molière.... La bourse, l'épée... Le chapeau sous le bras... Une canne. Bas-roulés, souliers quarrés.

Le Neveu, habit habillé moderne. La bourse, l'épée...

La Soubrette, analogue, femme de ménage étoffée.... Robbe de droguet.... coëffe noire. Lize élégamment mise en femme, et ensuite en habit de dragon, un casque.

PQ
2066
S75
V7

LES VIEUX FOUS,

ou

PLUS DE PEUR QUE DE MAL.

Au lever du rideau, à la fin de l'ouverture, plusieurs voix appellent Babet, Babet, *de chez Dalincourt et de chez Dormon.*

SCÈNE PREMIÈRE.

BABET *seule : elle range la chambre.*

Babet, Babet. Un moment, on ne peut pas être à tout. Ouf ! reposons-nous un peu : ah ! bon dieu qu'on a de peine ! ranger, nétoyer sans cesse, avoir soin des chambres, de la cave, du grenier ; veiller sur Lize, nièce de ce maître-ci ; sur Dervil, neveu de ce maître-là (car je sers deux maîtres à-la-fois, deux commerçants), ce qui double ma besogne et point mes gages. Si tous ces gens-là étoient raisonnables, ce ne seroit rien ; mais les oncles sont avares, les jeunes gens amoureux l'un de l'autre ; ils veulent se voir s'épouser, les oncles ne le veulent pas..... et c'est moi qui réponds de tout.... Ah ! je n'y tiendrai pas, il est sûr que je n'y tiendrai pas....

ARIETTE.

Seule, il faut tout faire
Dans cette maison ;
Il faut satisfaire
Des gens sans raison ;
Recevoir le monde
D'un air obligeant ;
D'un maître qui gronde
Epargner l'argent ;
Etre impitoyable
Pour le tendre feu
D'une niece aimable,
D'un joli neveu ;
Aux soins du ménage
Vaquer tour-à-tour ;

Oublier mon âge,
Vingt fois dans un jour !...
Sans être trop vaine,
Je dois bien penser
Que, si de ma chaîne
J'allois me lasser,
Ils auroient grand'peine
A me remplacer.

SCÈNE II.

BABET, DERVIL.

BABET.

Bon! voilà notre jeune neveu lui-même. Que voulez-vous, monsieur? Vous savez bien que voilà l'heure où votre oncle Dalincourt va venir avec son associé; ils ont leurs comptes à faire.... Allez vous-en.

DERVIL.

Ma chère Babet, je ne t'arrêterai qu'un instant; va dire à Lize, que je voudrais lui dire un mot.

BABET.

Ah! bien oui, que je fasse venir Lize à cette heure-ci, tandis qu'il m'est expressément défendu de vous laisser avec elle.

DERVIL.

Me défendre de voir Lize que j'adore, lorsque j'habite la même maison qu'elle et son oncle Dormon.

BABET.

Et votre oncle Dalincourt ici. Il n'en est pas moins vrai que l'on vous sépare, et tout cela pour ne pas vous marier et garder votre bien, si le frère de Lize, qu'on dit prêt d'arriver ici, n'y met obstable. Enfin j'ai l'ordre....

DERVIL.

Que tu ne suivras pas....

BABET.

Que je suivrai, si vous voulez bien le permettre.

DERVIL.

Tu veux donc être aussi cruelle que Dormon, qui me refuse sa nièce sous le prétexte que je suis étourdi, libertin, endetté.

BABET.

Pour libertin, je n'oserais pas l'assurer; pour étourdi, vous me le prouvez à toute heure; pour endetté, j'en suis sûre.

DERVIL.

Qui te l'a dit?

BABET.

Cette légion de créanciers qui vous visite tous les matins avec exactitude; à telles enseignes qu'aujourd'hui même, il en est venu cinq ou six, et je gagerois qu'en rentrant chez vous vous allez en trouver d'autres.

DERVIL.

Mais, Babet, c'est la faute de mon oncle et de son avarice. Qu'il paye mes dettes et m'accorde Lize; tu verras un modèle de sagesse et d'économie.

BABET.

Peut-on compter là-dessus? se corrigera-t-on?

DERVIL.

Je te le jure.

BABET.

A la bonne heure; il ne lui manque que cela; car il est gentil, gentil! — Vous m'avez gagné le cœur, monsieur Dervil, et je veux vous en convaincre.... Allez vous-en.

DERVIL.

Jolie manière de me le prouver. Que dis-tu?

BABET.

Ce qu'il faut faire.

DUO.

DERVIL.

Un seul moment.

BABET.

Non, non vraiment.

DERVIL.

Ma Babet, je t'en prie.

BABET.

Non, c'est une folie.

DERVIL.

Que crains-tu?

BABET.

Tout,
Vous me poussez à bout.
Voulez-vous me déplaire,
Ah! je vais me mettre en colère.

DERVIL.

Pourquoi me refuser toujours?
Etre loin d'elle trois grands jours.

BABET.

Trois grands jours.

DERVIL.

Ne pas lui parler un quart-d'heure,
Et là, dans la même demeure.

BABET.

C'est bien dommage, en vérité,
Pour lui parler de sa beauté.

DERVIL.

De sa beauté.

BABET.

Pour la comparer à la rose.

DERVIL.

A la rose.

BABET.

Baiser ses mains, à ses genoux,
Faire tendrement les yeux doux,
Et puis toujours la même chose.

DERVIL.

Baiser ses mains, à ses genoux,
Ah! que ce moment seroit doux!

Je ne voudrois pas autre chose,
En grace.

BABET.

Non, je ne veux pas.

DERVIL.

Tu veux ma mort. Hélas ! hélas !
De grace.

BABET.

Non, je ne veux pas.

DERVIL.

Je vais mourir : hélas ! hélas !

BABET *a part.*

Ciel ! ne voilà-t-il pas qu'il pleure,
Qu'il se désole ? Ah ! tout-à-l'heure,
S'il persiste, je vais céder;
Je ne veux pas le regarder.

DERVIL.

Que t'ai-je fait ? Babet, en grace.

BABET.

Parlez, que faut-il que je fasse ?

DERVIL.

Appeler Lize : mais, hélas !
Non, non, vous ne le voudrez pas.

BABET.

Si fait.... je maudis ma foiblesse;
Il faut céder à sa tendresse.

SCÈNE III.

DERVIL, LIZE, BABET.

TRIO.

DERVIL.

LIZE, Lize.....

LIZE.

Que voulez-vous ?

DERVIL.

Ecoutez-nous :
Ah ciel ! écoutez ma priere.

BABET.

Dervil se désespere.

LIZE.

Dervil se désespère;
Il se plaint toujours.
Si je l'en croyais.....

DERVIL.

Dans deux jours
Nous serions unis.

LIZE.

Sans attendre
Que mon oncle le voulût bien.

DERVIL.

Hélas ! s'il défend ce lien,
C'est pour conserver votre bien.

LIZE.

L'un veut ma main, l'autre mon bien :
Ne puis-je tous deux les défendre ?

BABET.

Vos oncles, ciel ! ah ! sauvons-nous.

LIZE.

Ah ! ce sont eux : ah ! sauvons-nous.

DERVIL.

Dites, quand nous reverrons-nous ?

BABET.

Sauvez-vous donc, mais sauvez-vous.

(*Ils s'enfuient tous trois ; Babet rentre avec Lize ; Dervil sort.*)

SCÈNE IV.

DORMON *seul.*

Mon associé Dalincourt n'est pas encore arrivé. En l'attendant, récapitulons un peu nos affaires.... O mon cher argent ! tu grossis, tu t'augmentes. Ceux qui disent qu'ils ne t'aiment pas ont menti.

ARIETTE.

Autrefois, dit-on, nos ayeux,
Sans affecter tant de sagesse,
Moins raisonneurs, et plus heureux,
Aimoient franchement la richesse.
Dans ce siècle c'est différent;
Pour la vertu seule on soupire,
Et tout en nous régénérant,
Nous aimons l'argent sans le dire.

Si l'argent rend moins vertueux,
Comme dit la philosophie,
Tant d'opulens devenus gueux
Auront des vertus pour leur vie.
Aussi par contraire destin,
Ah! que de gens avec scandale,
Devenus riches un matin,
Nous font trembler pour leur morale.

SCÈNE V.

DALINCOURT, DORMON.

DALINCOURT *une lorgnette à la main.*

Ah, ah! vous voilà!

DORMON.

Je suis exact.

DALINCOURT.

C'est une très-bonne heure que celle-ci pour nous réunir. Nous ne serons point troublés pour faire nos comptes; mon libertin de neveu est absent.

DORMON.

Ma nièce travaille. J'attends son frère qui revient de l'armée; mais pour un moment voyons si personne ne nous écoute.

DALINCOURT.

Bon, dites-moi tout de suite si notre semaine a bien rendu.

DORMON.

Mais point mal, grace au ciel, point du tout mal, mon

ami ; notre argent a rapporté 15 et demi, et par chance heureuse, il est replacé à 20, pour huit autres jours.

DALINCOURT.

C'est bien, cela me paroît raisonnable. Mais dites-moi, êtes-vous bien sûrs au moins des gens à qui vous confiez cet argent? Nous vivons dans un tems.....

DORMON.

Si j'en suis sûr !.... comme de moi.

DALINCOURT.

A la bonne heure ; car vous savez que c'est la dot de mon neveu, dont je retire, graces au ciel, un joli petit bénéfice ; je recule tant que je peux son mariage, afin de jouir le plus long-tems possible de cette douceur : mais pour rien dans le monde, je ne voudrais exposer ces fonds.

DORMON.

Etes-vous sot? Moi faire une imprudence ! moi ! Mais n'est-ce pas aussi l'argent de ma nièce, celui que son père lui a laissé, que j'ai mis dans ce commerce avec vous? Serois-je capable de le hasarder? Ah ! il faut avoir de l'honneur, de la délicatesse.

DALINCOURT.

S'il en faut, mon cher confrère, s'il en faut ! Tenez, je le pense si bien, que ce matin je me disais à moi-même.... Mais n'ai-je pas un peu tort de reculer l'établissement de mon neveu, de jouir en quelque sorte de son bien? ne vaudroit-il pas mieux le lui rendre ?

DORMON.

Ah ! par exemple, voilà de l'exagération, je dis de la pure exagération.

DALINCOURT.

Mais vraiment, je le pense bien comme vous ; c'est seulement pour vous faire sentir jusqu'où va mon honnêteté.

DORMON.

Eh ! confrère, si je ne retenois pas la mienne à tout moment, je serais ma propre duppe à moi-même.

DALINCOURT.

Dans cette occasion-ci sur-tout montrer notre sensibilité, serait très-dangereux : à peine votre nièce serait-elle mariée qu'elle ferait des dépenses énormes.

DORMON.

Votre neveu tout de même. Auraient-ils leur bien.....

DALINCOURT.

Bon ! mangé en un an.

DORMON.

En un an ? en six mois.

DALINCOURT.

Au lieu que nous le leur gardons, et qu'après nous....

DORMON.

Eh ! mais sans doute ; ils hériteront de leur bien ; n'est-ce pas la même chose ?

DALINCOURT.

Comme vous dites ; mais continuons nos comptes.

DORMON.

D'abord voici votre part de l'intérêt des cent mille livres.

DALINCOURT. (*Il compte.*)

C'est à merveille.

DORMON.

Plus, pour les soixante mille livres, voilà encore ce qui vous revient.

DALINCOURT.

Pas tout-à-fait, confrère.

DORMON.

Comment ?

DALINCOURT.

C'est une misère, une bagatelle ; mais vous allez le sentir aisément.

DORMON.

Expliquez-vous, je ne comprends pas.

DALINCOURT.

Un moment. N'est-il pas vrai que les soixante mille livres sont restées chez vous avant d'être employées, cinq jours, trois heures et quelque chose?

DORMON.

Eh-bien?

DALINCOURT.

Eh-bien, vous trouverez juste que je perçoive l'intérêt desdits jours; ce n'est pas ma faute, si vous n'avez pas placé la somme.

DORMON.

Qu'est-ce à dire? Vous prétendez....

DALINCOURT.

La justice. N'avez-vous pas exigé l'intérêt des jours où je fus pris de mon asthme, et pendant lesquels vous fîtes seul les courses.

DORMON.

La chose peut-elle se comparer? Je ne demandai que mon dû, au lieu que ceci, mon cher Dalincourt, est d'un juif, d'un arabe.

DALINCOURT.

Il vous convient bien de m'appeler arabe, à vous le plus grand usurier.

DORMON.

Usurier, moi! m'entendre tenir de pareils propos; et par qui, par un homme sans foi; qui vole l'argent de son neveu, qui le dépouille, qui...

DALINCOURT.

Ta nièce ne peut-elle pas te faire le même reproche? Tu l'escroques, tu la pilles: va, l'on te fera rendre ton compte de tutelle; et quant à nos intérêts, tu me les payeras... ou....

DORMON.

Tais-toi, vilain avare, tu n'auras *pas un sol de moi.*

DUO.

DALINCOURT.

J'enrage.

DORMON.

J'étouffe.

DALINCOURT.

Insolent.

DORMON.

Fureur.

DALINCOURT.

Vengeance.

DORMON.

L'impudent !
Non, non, je ne peux plus me taire.

DALINCOURT.

Voyez comme il est en colere.

DORMON.

Voyez comme il est en colere ;
Il en suffoque : ah ! de bon cœur
J'en rirois bien sans ma fureur.

DALINCOURT.

Voyez comme il est en colere.

DORMON.

Ah ! que je hais son avarice.

DALINCOURT.

Voyez comme il est en colere.

DORMON.

Non, tu ne connois pas ce vice.
Qui ? toi ? non, non, non, non.
Oser t'en soupçonner, pardon.

DALINCOURT.

Voyez comme il est en colere.

DORMON.

Ah! c'en est trop, crains ma colere.

DALINCOURT.

Viens, viens; que pourras-tu faire,
Chien d'avare?

DORMON.

Escroc, usurier,
Je vais te payer ton métier :
Ah! sans mon asthme.

DALINCOURT.

Ah! sans ma goutte,
Dis-moi, crois-tu qu'on te redoute?

DORMON.

Dis-moi, crois-tu qu'on te redoute?
Je ne contiens plus ma fureur.

DALINCOURT.

Ah! tu vas voir si j'ai du cœur.

SCÈNE VI.

DALINCOURT, DORMON, DERVIL, BABET.

QUATUOR.

DERVIL.

CALMEZ, calmez cette furie.

DORMON.

Poltron, avance, fais un pas.

DALINCOURT.

Avance, approche, crains mon bras.
Avance, défend ta vie.

BABET.

Il vas le tuer. Quel dommage!

DORMON.

Je veux....

DERVIL.

Point d'éclat,
Mon oncle est pur.

DALINCOURT.

Et vous un fat.

BABET.

Calmez-vous donc.

DERVIL.

Mais à votre âge,
Mon oncle, soyez le plus sage.

DORMON.

Osez l'exposer à mes coups !

DALINCOURT.

Viens oser braver mon courroux!

BABET.

Séparez-vous, séparez-vous.

DERVIL.

Séparez-vous, séparez-vous.

(*On les sépare ; Dormon rentre chez lui.*)

SCÈNE VII.

DALINCOURT, DERVIL, BABET.

DALINCOURT *étouffant.*

BABET, va, va t'en, je le veux; va, va t'en.

BABET.

Quoi ! Monsieur, dans l'état où vous êtes, que je vous laisse !.... Je n'en ferai rien.

DALINCOURT.

Ah ! quelle obstination, quand je te dis de t'en aller.

BABET.

Monsieur, il est des cas où la désobéissance est une preuve d'attachement, et je resterai; je vais desserrer votre col.

DALINCOURT.

Mais, vieille radoteuse, n'ai-je pas mon neveu? Sors, ou crains ma colère.

DERVIL.

Sortez, Babet; je vous appellerai si mon oncle a besoin de vous.

BABET.

Allons, Monsieur, je sors.... Mais c'est que je connois Monsieur; la colère le tue...

DALINCOUR.

C'est donc pour cela, scélérate, que tu me mets en fureur à tout moment!

DERVIL.

Encore une fois, Babet, sortez.

SCÈNE VIII.

DERVIL, DALINCOURT.

DALINCOURT.

Enfin la voilà partie; je puis te parler sans témoins.

DERVIL.

Remettez-vous un instant, mon oncle; vous êtes ému; de grace asseyez-vous.

DALINCOURT.

Non, non, laisse-moi; je suis bien... Tu vois comme Dormon m'a traité, jusqu'à quel point il a poussé l'offense.

DERVIL.

Oui, j'avoue qu'il a été un peu vif; mais à son âge, au vôtre.... Et d'ailleurs entre amis, il faut de l'indulgence.

DALINCOURT.

De l'indulgence! on ne souffre pas un pareil outrage. Tu n'as donc pas entendu les propos injurieux qu'il m'a tenu? Ah! sans mon âge et mon maudit asthme.

DERVIL.

Mon oncle, je sais combien Dormon est coupable.... Mais que pourriez-vous faire?

DALINCOURT.

DALINCOURT.

Ce que je pourrais faire ?....

DERVIL.

Quoi, mon oncle, un ami de dix ans ! Songez.

DALINCOURT.

Oui, je songe que dans le malheur, ce sont des siens dont on a le plus à se plaindre, et qu'on ne retrouve pas dans l'occasion.

DERVIL (*à part.*)

Je ne me trompe point ; il veut piquer ma bravoure. Pouvez-vous douter, mon oncle, que votre cause ne soit la mienne ? (*à part.*) Je fais l'impossible pour garder mon sérieux.

DALINCOURT.

Ah ! je vois bien qu'il faut que je me charge moi-même de ma vengeance. A mon âge, c'est fâcheux ; mais on le veut.

DERVIL (*à part.*)

Est-ce qu'il est fou ? Que veut-il dire ?

ARIETTE.

DALINCOURT.

L'on m'y contraint, l'on me verra ;
Il est bien dur d'en venir là :
Mais on fait le sourd, c'est honnête !
Dalincourt, mon ami, du cœur !
Ferme, sur-tout de la vigueur :
Je sens qu'il faut un coup de tête.

Je vois déjà mon ennemi :
Ah ! de frayeur, il est transi.
Monsieur mon neveu me condamne,
Beaux damoiseaux, frais et brillans,
Vous verrez sous mes cheveux blancs
Que je puis devenir un crâne.

DERVIL.

Mais Dormon, votre associé, votre ami !

DALINCOURT.

Plus d'ami, d'associé... je veux être vengé... m'entendez vous, Monsieur?

DERVIL.

Je vous entends, mon oncle.

DALINCOURT.

Si tu m'entends, cours; il faut me le tuer.

DERVIL.

Je crois vraiment que vous plaisantez; pensez-vous à son âge?

DALINCOURT.

Non, mais à ses injures. Ah! que ne suis-je à ta place, 1, 2, ah! de-là comme je le menerois!... Mais toi, toi! pauvre jeune homme! (*Il pense tomber en voulant se mettre en garde.*)

DERVIL.

Enfin, puisque c'est une chose résolue, un parti pris.... il faudra vous obéir.... mais je veux vous laisser une heure de réflexion....

DALINCOURT.

Et moi je te donne un quart-d'heure; après cela, penses-y bien. Je reviens, et si tu me refuses, non-seulement je ne te revois plus, mais je dénaturerai tellement mon bien.... que tu n'en auras pas un sol.... Songes-y-bien; il faut me le tuer. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

DERVIL *seul.*

Il a perdu la tête. Vouloir que j'aille demander raison à l'oncle de Lize! Malheureusement il tient à cette extravagance; et si je n'eusse promis, nous étions brouillés. Entre ces deux oncles-là ma position est embarrassante; l'un me fait épouser la querelle; l'autre refuse de me faire épouser sa nièce; je déplairai

rement à l'un, et tout aussi certainement à l'autre. ue faire? Si du moins je pouvois consulter Lize!.... l'est-ce pas elle que j'entends ?... Oui, c'est elle-même, ussi gaie qu'à l'ordinaire.

SCÈNE X.

LIZE, DERVIL.

LIZE (*riant aux éclats.*)

Ah! ah! ah! je n'ai jamais ri de si bon cœur.

DERVIL.

Qu'est-ce donc qui vous rend si contente?

LIZE.

Laissez-moi respirer, car j'étouffe. Mon oncle vient d'avoir une dispute avec le vôtre.

DERVIL.

Je ne le sais que trop.

LIZE (*riant.*)

Il veut se battre avec Dalincourt.

ARIETTE.

LIZE.

Voilà mon oncle un paladin.
Il faut le voir le fer en main;
C'est une fureur, un délire,
Je ne puis y penser sans rire.
Tout chancelant
Et tout tremblant,
Il avance, il recule, il crie
Tierce, quarte, défends ta vie;
Son habit gênant son dessein,
Il est en veste du matin;
Contre le mur il s'évertue,
Et je dis avec équité,
Il est bien juste en vérité
Que raison lui soit rendue,
Car le pauvre homme l'a perdue.

DERVIL.

Et cela vous divertit..... infiniment !

LIZE.

Infiniment.

DERVIL.

Quand cette querelle peut nous séparer à jamais Vous m'aimez beaucoup !

LIZE.

Ah ! ne vous fâchez pas. Dabord, je ne vois pa les choses aussi en tragique que vous, et puis vou me connoissez ; il iroit de ma vie que lorsqu'une cho me frappe, en ridicule, je ne puis m'empêcher, ah ! ah !.

DERVIL.

Fort bien, riez tant qu'il vous plaira ; mais...

LIZE.

Mais je vous dis que mon oncle s'escrime en ver contre le mur. Figurez-vous donc mon oncle dans costume, son bâton à la main, soufflant, haletan souffrant ces pieds, faisant des grimaces à faire enfu son ennemi, et ayant perdu sa perruque dans l'actio

DERVIL (*il rit.*)

Sa perruque.... ah ! ah !....

LIZE.

Vous voyez bien que vous riez vous-même ; je sava bien que vous n'y tiendriez pas.

DERVIL.

Comment voulez-vous qu'on y résiste..... ah ! ah ! Il faut cependant prendre un parti. Mon oncle est to aussi en colère que le vôtre ; mais plus prudent, il compte pas se battre avec lui ; mais il m'envoie po le... tuer.

LIZE.

Vous plaisantez.

DERVIL.

Non, en honneur. Je suis chassé de chez lui, pr

éshérité, si je ne le débarrasse de son ennemi.
là le cid, ou peut s'en faut.

LIZE.

cher Rodrigue, ceci demande un peu de réflexion.

DERVIL.

prompte. Il ne m'a donné qu'un quart-d'heure
e résoudre, et dix minutes sont déjà passées.

LIZE.

e vient une idée.... mais elle est folle; elle
ême un peu trop pour ne pas me faire quelque
le de vous la communiquer.

DERVIL.

dites, dites; l'amour justifie tout.

LIZE.

a mets donc sur son compte. Écoutez, Dervil,
ire à Dalincourt que vous êtes prêt à le venger;
même l'air de partager sa fureur.

DERVIL.

aite?

LIZE.

s, irez trouver mon oncle; il est sujet à la
r; profitez-en, demandez-lui raison; et quand
e verrez prêt à tout accorder, plutôt que d'accepter
ie.....

DERVIL (*vivement.*)

levine, j'entends; je lui proposerai notre mariage
e moyen d'accommodement, et de plus, je le
rai de le faire agréer à mon oncle.

LIZE.

bien!

DERVIL.

ellent! parfait! parfait!... Mais mon oncle, à
quel motif pourra le décider?

LIZE.

Mon frère n'arrive-t-il pas aujourd'hui de l'armée? Nous l'attendons.

DERVIL.

Ah ! c'est vrai. Quelle heureuse idée ! Mais s'il n'alloit pas venir.... que ferions-nous ?....

LIZE.

Ah ! s'il ne venoit pas.... vous êtes désespérant ! vous trouvez des obstacles à tout.... moi, rien ne m'embarrasse ; chargez-vous de mon oncle, et pour le vôtre c'est mon affaire.

DERVIL.

Allons, je m'abandonne à vous ; songez que mon bonheur, ma vie....

LIZE.

Votre bonheur ! Ne semble-t-il pas à vous entendre que votre bonheur soit seul en danger ; et le mien donc ne le comptez-vous pour rien ?.... Il ne s'agit pas de se plaindre, il faut agir. Adieu ; songez à notre projet. (*Elle sort.*)

DERVIL.

Lize, dites à Babet que si mes créanciers viennent contre son ordinaire elle les retienne ; j'ai le dessein de les présenter à mon oncle, et les ferai entrer quand il sera tems. En....

SCÈNE XI.

DERVIL *seul.*

QUELLE heureuse idée ! C'est à ma chere Lize que je dois... Ah ! les femmes ! les femmes ! notre bonheur est toujours leur ouvrage.

ARIETTE.

Sans vous, sexe charmant,
Est-il de bonheur sur la terre ?
Sous la forme la plus légère,
Vous savez peindre encor le plus doux sentiment.

A tant d'adresse
Et de finesse ;
Vous joignez la candeur,
Qui sait vous plaire
Ou qui l'espère,
A trouvé le bonheur.
Sans vous, etc....

Egarez-vous le plus sage,
La volupté le dédommage
De sa triste raison
Par le plus doux poison.
L'ame est-elle souffrante,
Vous l'appaisez,
L'adoucissez ;
Mais, vaine attente,
Espoir si doux,
Nous trompez-vous,
On aime encor une inconstante.

SCÈNE XII.

DALINCOURT, DERVIL.

DALINCOURT.

Eh bien, voilà le quart-d'heure expiré ; j'espère...

DERVIL.

J'espère à mon tour, mon cher oncle, que vous ne me faisiez pas l'injure de douter de mes sentimens.

DALINCOURT.

Viens que je t'embrasse, neveu digne de moi.

DERVIL.

Cette victoire, je le sais, ne me coûtera point ; mais, mon oncle, vous ne l'ignorez pas, le hasard influe sur ces sortes d'affaires, et cela m'engage à vous demander une grace.

DALINCOURT.

Parle, parle, mon ami ; je ne te refuserai rien dans cette importante occasion.

DERVIL.

Vous m'avez souvent reproché ma dépense...

DALINCOURT *vivement.*

J'oublie tous ces petits torts là, je te les pardonne.

DERVIL.

Cette indulgence m'est bien chère : elle me tranquilise, mais ne rassure pas mes créanciers.

DALINCOURT *avec un peu d'inquiétude.*

Hem !

DERVIL.

Si je succombois, (cela n'est pas impossible) et qu'ils perdissent...

DALINCOURT.

Je t'entends; c'est un mouvement honnête. Je me charge de tout.

DERVIL.

Quelle bonté !

DALINCOURT.

Tu peux leur dire qu'ils sont sûrs après moi...

DERVIL *avec valeur.*

Mon cher oncle, l'espérance de vous conserver me présente un terme trop long pour eux. Ne me laissez pas emporter cette inquiétude au combat ; l'idée de mes dettes me troubleroit : elle donneroit à votre ennemi trop d'avantage ; elle exposeroit votre vengeance...

DALINCOURT.

Oui... je sens... qu'en effet... En ce cas, dis à tes créanciers de venir chez moi dans quelques jours.

Dans ce moment Babet paroît, et fait signe d'Dervil sans que son oncle le voie, que tous les créanciers sont là.

DERVIL.

Ils sont ici, mon oncle, un hasard propice les a rassemblés.

DALINCOURT.

Comment diable ! ceci me paroît vif.... Alors dis-leur qu'ils reviennent avec leurs mémoires.

DERVIL.

Oh ! je les connois, mon oncle ; ils ne marchent jamais sans cela.

DALINCOURT.

Diable ! c'est bien de la précaution.

DERVIL.

Messieurs, voulez-vous bien entrer ?

SCÈNE XIII.

DALINCOURT, DERVIL, DEUX CRÉANCIERS.

QUATUOR.

LES CRÉANCIERS.

Je suis votre humble serviteur.

DALINCOURT.

Moi, le vôtre de tout mon cœur.

LES CRÉANCIERS.

Vous connoissant, j'ai dû m'attendre
Que vous ne laisseriez pas
Dans l'embarras
Un parent si cher et si tendre.

DALINCOURT.

Si cher en effet.

DERVIL.

Et si tendre.

DALINCOURT.

Qu'avez-vous fourni ?

LE TAILLEUR.

Des habits.

DALINCOURT.

Et vous ?

LE BOTTIER.

Bottes et chaussures,
Le tout, je vous l'assure,
A juste prix.

SECOND CRÉANCIER.

Moi, de monsieur je suis prêteur,
J'prêteur d'argent, juif plein d'honneur.

DALINCOURT.

Prêteur, traiteur,
Restaurateur,
Au diable, serviteur.

DERVIL.

Mais, mon oncle, daignez m'entendre;
Avez-vous deux partis à prendre?
Point de vengeance,
Ou de l'argent.

LES CRÉANCIERS.

Oui, de l'argent.... *bis.*

DALINCOURT.

Il faut céder, mais patience.
Traiteur, prêteur, restaurateur,
Bottier, sellier, juif plein d'honneur,
Je payerez tout, mais serviteur.

DERVIL.

Il payera tout, mais serviteur.

LES CRÉANCIERS.

Traiteur, prêteur, restaurateur;
Il payera tout, bon, serviteur.

Ensemble.

DALINCOURT.

Je payerez tout, etc.

DERVIL.

Il payera tout, etc.

LES CRÉANCIERS.

Il payera tout, etc. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XVI.

DALINCOURT, DERVIL.

DALINCOURT.

Quelle légion de créanciers tu m'as amené; il en pleut chez moi.... Dis-moi donc un peu; à ce que je puis com-

prendre... l'ensemble de leurs mémoires se monte à une somme énorme?

DERVIL.

Mais, mon oncle, tous ces mémoires... avec le M.d de gilets, de cravates, le sellier pour les cabriolets et ouskis, tout cela se montera à 150 mille livres.

DALINCOURT.

Je sens ma colère se rallumer. Allons.... n'importe.... je t'ai donné ma parole, je la tiendrai..... Je vais te chercher de l'argent, attends-moi... Mais c'est bien dur trois ou quatre cents mille livres.... Ah, que c'est dur! il faut à monsieur des restaurateurs, il ne peut pas manger à la maison.

(*Il sort pour aller chez lui chercher de l'argent.*)

SCÈNE XVII.

DERVIL *seul.*

Je crois d'honneur qu'il va tout de bon me chercher de l'argent.... Je ne me trompe point.... Ecoutons.... oui, oui, c'est mon oncle lui-même qui revient déjà... Il n'a pas perdu de tems... il faut que sa vengance lui tienne bien à cœur; c'est lui-même.

SCÈNE XVIII.

DALINCOURT, DERVIL.

DALINCOURT. (*Il arrive avec un porte-feuille et une épée antique et ridicule.*)

Tient, mon cher neveu; tu trouveras d'abord dans ce porte-feuille les 400,000 mille livres... et puis voilà une excellente épée qui a toujours été dans notre famille; tu la trouveras peut-être un peu longue, tu en atteindras de plus loin.

DERVIL.

Je vous remercie, mon oncle; j'accepte votre épée

avec transport, et justement elle me servira dans la manière dont je veux attaquer votre ennemi.

DALINCOURT.

Tu entends bien qu'il y a dans ce porte-feuille 400,000 francs, c'est une forte somme au moins... Écoute, je m'en rapporte à ta délicatesse; si tu pouvais gagner quelque chose sur tes créanciers, tu me rendrais le reste, n'est-ce pas ?

DERVIL.

Oui, oui, mon oncle; cela est si juste que vous pouvez y compter.

DALINCOURT.

Allons, adieu, adieu, mon ami; viens que je t'embrasse encore une fois.

DERVIL.

Laissez donc, mon oncle, je vous en prie; dans de pareils instans, il est dangereux de trop s'attendrir.

SCÈNE XIX.

DERVIL *seul.*

Quel heureux succès! mes dettes payées, et l'espérance de m'unir à Lize, si la guerre des deux oncles amène une paix qui les dispose à nous rendre heureux. Par exemple, voilà de ces choses qui n'arrivent qu'à moi. Allons, donnons-nous l'air bien terrible : mais que vois-je ?.... le frère de Lize! se peut-il ?.... Non... je ne m'abuse point; seroit-ce Lize ?.... Quelle aimable folie! c'est Lize elle-même dont l'amour a fait un guerrier.

LIZE (*en uniforme de dragon.*)

ARIETTE.

Sur le mirthe, le laurier
Reprend l'avantage;
Je ne suis plus qu'un guerrier
Que la gloire engage;
Mon sexe peut s'aguerrir;

Il veut vaincre ou bien périr,
Et lui seul sait réunir
La grace au courage.

DERVIL.

Je ne m'étonne point, ma chère Lize, si l'incertitude du retour de votre frère vous embarrassoit si peu; vous le représentez à merveille.

LIZE.

Avouez-le; si vous n'aviez été prévenu, vous vous y trompiez. Vous me preniez pour le plus terrible des guerriers.

DERVIL (*souriant.*)

Pas long-tems .... Mais comment cette métamorphose vous a-t-elle été possible.

LIZE.

D'abord, en éloignant Babet, qui ne sait tout que pour tout répéter; et puis j'ai la clef de la chambre de mon frère; j'y suis entrée; je suis de sa taille; j'ai mis son uniforme.... ce n'est pas plus fin que cela. Il ne faudroit pas me regarder d'un certain air.... car.... (*en enfonçant son chapeau.*)

DERVIL.

Que de graces sous cet habit!

LIZE (*avec une gravité burlesque.*)

Monsieur, il s'agit bien ici de complimens, de fadeurs; vous êtes le neveu de mon ennemi; je suis la nièce et même le neveu du vôtre; allons vaincre.... et nous verrons après.

DERVIL (*du même ton.*)

Nous allons voir si je vous le céderai en courage.

(*Dervil entre chez Dormon, Lize va frapper à la porte de Dalincourt.*)

SCÈNE XX.

LIZE, DALINCOURT, DORMON, DERVIL.

QUATUOR.

(*Dans le quatuor, on entend Dervil et Dormon chez Dormon sans les voir.*)

LIZE (*frappe à la porte de Dalincourt.*)

DALINCOURT.

Qui va là? qui va là?

LIZE.

Monsieur, ouvrez. (*Dalincourt paroît.*)
Aisément vous devinez
Le sujet de ma visite.
De Dormon je suis le neveu,
Vous comprenez?

DALINCOURT.

Eh! mais un peu.

LIZE.

En garde, en garde, allons bien vîte.

DALINCOURT.

Monsieur, mon neveu mieux que moi
Peut vous répondre.

LIZE.

Ah! par ma foi
Il n'est plus à craindre, j'espère;
Je l'ai laissé sur la poussière.

DALINCOURT.

Que dites-vous?

LIZE.

Oui, dans l'instant
Chez mon oncle, il fit l'insolent,
Prenant là mon champ de bataille,
Je l'ai cloué sur la muraille.

DALINCOURT.

Dervil! ô ciel! ah! quel destin!

DERVIL (*chez Dormont.*)

En garde, en garde, allons, bien vîte.

DORMON (*chez lui.*)

O ciel! comment;

DERVIL.

Oui, tout de suite.

DORMON.

Ah; je suis mort: que faut-il faire?

DALINCOURT.

Monsieur, ne peut-on s'arranger?

LIZE.

En garde; je veux me venger.

DORMON.

Monsieur, ne peut-on s'arranger?

DERVIL.

En garde; je veux me venger.

DALINCOURT.

Tuez-moi donc, c'est chose aisée;
J'ai peur même de mon épée.

LIZE.

Deux, trois: ha; le poltron!

DERVIL.

Deux, trois: ha! le poltron!

DORMON.

Hélas! écoutez la raison.

DALINCOURT.

Monsieur, écoutez la raison;
Je crois qu'en demandant pardon
A Dormon, c'est chose unie.

LIZE.

Non, s'il vous plaît.

DALINCOURT.

Quelle furie!
Que faut-il donc?

LIZE.

Tenez, ma sœur

Aime Dervil, et chose sûre,
Il reviendra de sa blessure;
Unissez-les; de ce moment
J'appaise mon ressentiment.

LIZE *lui donnant à signer un papier.*

Ce n'est pas tout; signez d'avance
Cette promesse sur l'honneur
D'unir Dervil avec ma sœur.

DALINCOURT.

A quoi bon?

LIZE.

Je crois qu'on balance;
En garde...

DALINCOURT.

O ciel! je signe.

LIZE.

Et dans l'instant chez mon oncle.

DALINCOURT.

Dans un moment.

LIZE.

Vous entendez, dès ce soir même
La main de Lize.

DALINCOURT ET DORMON.

Oui, monsieur.

LIZE.

Si mon indulgence est extrême,
N'en abusez point.

DALINCOURT ET DORMON.

Non, monsieur.

LIZE.

De plus, d'un oncle trop sévere,
Contre vous calmer la fureur
Dès ce soir même.

DALINCOURT ET DORMON.

Oui, monsieur.

SCÈNE VXI.

LIZE, DERVIL.

Dalincourt rentre chez lui, Dervil sort de chez Dormon en riant et en tenant à la main la promesse de mariage qu'il a fait signer à Dormon, de l'autre son épée nue: il tombe de rire dans un fauteuil.

DERVIL.

Ah ! ah ! ah ! la drôle d'aventure ! J'en rirai long-tems.

LIZE.

Et la promesse, l'avez-vous ?

DERVIL.

La voilà !

LIZE.

Avez-vous exigé de mon oncle d'aller trouver le vôtre pour le décider à nous unir ?

DERVIL.

Sans doute ; je lui ai fait une si cruelle frayeur, qu'il y va dans l'instant.

LIZE.

J'ai obtenu la même chose de Dalincourt : jugez quelle scène ils vont avoir ensemble ! Quel quiproquo avant de s'être expliqués !... Il faut nous cacher pour en jouir... Ils se feront une peur horrible l'un et l'autre, sans se douter qu'ils viennent avec la même intention, et que chacun d'eux a consenti séparément à notre bonheur.

DUO.

LIZE.

J'ai la promesse.

DERVIL.

Ah ! quel bonheur !

LIZE.

Jai la promesse.

DERVIL.

Ah ! quel bonheur !

LIZE.

Je sais imprimer la terreur ;
Quand je veux, rien ne me résiste.

DERVIL.

Non, non, rien ne vous résiste.
Chut, voilà l'instant dangereux ;
Dans son dessein chacun persiste.

LIZE.

Les voilà.

DERVIL.

Les voilà tous deux.

(*Lize et Dervil sortent.*)

SCÈNE XXII.

DALINCOURT, DORMON.

(*Ils sortent mystérieusement chacun de chez eux ; ils ont une épée et toute l'apparence de la peur.*

DALINCOURT.

Le plus difficile n'est pas fait, puisqu'il faut obliger Dormon de consentir à leur mariage. Il est furieux contre moi. Le moyen de l'y décider! Heureusement il est poltron et je suis armé. Si je l'effraie, j'en ferai ce que je voudrai.

DORMON.

En me voyant cette arme, Dalincourt va mourir de peur, et j'obtiendrai de lui ce que je désire.

(*Ils se rencontrent et reculent.*)

DALINCOURT.

Est-ce lui qui s'approche ou moi qui recule?

DORMON.

Oh dieux! quelle épée porte Dalincourt!.... Il a tremblé de ma contenance; mais je soupçonne que..... je tremble un peu... moi même. Pour l'effrayer.... essayons le dernier moyen. (*Dormon ôte son habit et tire son épée.*)

DALINCOURT.

O ciel! il ôte son habit...c'est donc une chose décidée... Imitons-le... (*Dalincourt ôte son habit et met l'épée à la main*) Ferme, mon cher ami Dalincourt; allons, mon ami, du cœur.

DORMON *remettant son epée dans le fourreau.*

Comment!... il se prépare tout de bon au combat.... Il est plus prudent de m'y prendre par la douceur.

DALINCOURT *remettant son épée dans le fourreau.*

Un malheur est bientôt arrivé; puisqu'il est en défense, il vaut mieux s'expliquer à l'amiable. Je suis trop vif, il arriveroit quelque malheur.